



Mercredi 2 décembre

I. Compostelle ou «le champ des étoiles»

Sur les chemins de Compostelle, nombreux sont les pèlerins qui espèrent, depuis le IX^e siècle, arriver à la cathédrale de Compostelle en Galice (Espagne) liée à la mémoire de l'apôtre Saint Jacques le Majeur. Au fil des semaines, différentes personnalités témoignent...

Gabrielle Nanchen, socialiste valaisanne, est l'une des dix premières femmes à accéder au Parlement fédéral en 1971. Très engagée dans le dialogue interculturel¹, elle est l'auteur du livre *Compostelle, de la Reconquista à la réconciliation*, Ed. Saint-Augustin, Saint-Maurice, 2008.

Va vers toi-même

par Gabrielle Nanchen

« A dans trois mois à Compostelle ! » Un dernier signe d'adieu à mon mari et la voiture a disparu au coin de la rue. Je me retrouve seule au pied de l'escalier monumental de l'église Notre Dame du Puy-en-Velay. Seule avec mon sac à dos, mon bâton télescopique, ma carte de crédit. Et ma peur.

Pourquoi ai-je pris il y a près d'une année la décision, qui me panique aujourd'hui, de tout quitter, famille, maison, habitudes rassurantes du quotidien, pour ce long saut vers l'inconnu ?

Au commencement, il y a eu comme un appel. C'était en été 1993. Nous étions en vacances au bord de la mer en Galice. Un jour de pluie, nous sommes allés, comme beaucoup d'autres touristes, visiter la cathédrale de Santiago. La façade baroque de la cathédrale - sur laquelle je ne m'étais guère documentée auparavant, pas plus que sur le pèlerinage qui y mène - m'a au premier abord beaucoup déçue. J'étais loin de revivre l'émotion éprouvée à Chartres ou à Vézelay lorsque j'y suis allée pour la première fois. Je me suis mise à contempler la grande place de l'Obradoiro qui s'étend devant l'église, qui, elle, m'impressionnait par ses dimensions et ses proportions harmonieuses. J'ai vu alors arriver une équipe de cyclistes, une bonne vingtaine de très jeunes hommes, crottés jusqu'aux oreilles. Ils avaient l'air épuisé. Certains ont laissé tomber leur vélo au sol et se sont agenouillés pour embrasser les pavés. Dans leurs yeux je lisais de la fatigue, de la fierté et de la joie tout à la fois. Il y avait en eux quelque chose d'inexplicable qui me fascinait. Et je me suis surprise à penser : « Toi aussi, un jour, tu feras ce chemin ».



¹ Voir à ce sujet le témoignage de Gabrielle Nanchen dans un portrait réalisé par la Radio Télévision Suisse sous : <http://www.rts.ch/play/tv/couleurs-locales/video/vs-rencontre-avec-la-socialiste-gabrielle-nanchen-lune-des-dix-premieres-femmes-a-acceder-au-parlement-federal?id=2943335>

Cet appel, j'ai mis longtemps à y répondre. Je lisais, certes, tous les livres que je pouvais me procurer sur Compostelle, je questionnais sur leur expérience les pèlerins que j'avais l'occasion de rencontrer et je profitais de quelques sorties printanières pour effectuer le repérage de hauts lieux du pèlerinage, tels que Conques ou Saint-Jean-Pied-de-Port. Mais je n'arrivais pas à me décider à partir, reportant sous différents prétextes la date de mon départ. Était-ce bien raisonnable à mon âge d'entreprendre une telle démarche ? En aurais-je la capacité physique ? Trouverais-je la force morale d'affronter la solitude ? Ne risquerais-je pas de me faire agresser ? Dévaliser ? Ou pire encore ?

Et voici qu'un jour de l'été 2000, j'ai su qu'il n'y avait plus à tergiverser. Mes conditions familiales et professionnelles me permettaient de m'absenter durant près de trois mois. Dès la fin de l'hiver, je me suis entraînée une ou deux fois par semaine. Je mettais des dictionnaires de plus en plus lourds dans mon sac à dos et j'allongeais progressivement la durée de mes promenades. J'ai fait minutieusement l'acquisition du matériel et des vêtements les plus légers qui soient. J'ai annoncé mon absence à mon entourage, réglé ce qui devait l'être et inscrit dans mon agenda la date prévue pour mon départ, histoire de me contraindre à la respecter.

Nous sommes à la mi-mai 2001. Debout sur le parvis de la cathédrale, où j'ai été me recueillir aux pieds de la statue de saint Jacques pèlerin, je contemple la campagne verdoyante qui s'étend devant moi : des villages voilés par la brume, des collines aux formes douces, des forêts. Et tout là-bas, à l'horizon de l'infini, Compostelle. Le chemin s'ouvre à moi. Tant pis pour ma peur. Je pense aux centaines de milliers d'hommes et de femmes qui ont descendu avant moi le grand escalier, leur bâton de pèlerin à la main. « *Ultreïa !* »². Moi aussi, je serai capable de marcher jour après jour vers le soleil couchant.

Très vite, étonnamment vite, je me moule dans mon nouveau rôle. Marcher de vingt à vingt-cinq kilomètres par jour, trouver chaque soir un lit où dormir et une épicerie où acheter mes provisions du lendemain, visiter le bourg qui m'accueille, faire ma lessive, tenir mon journal de bord, rencontrer au restaurant ou dans la cuisine du gîte l'un ou l'autre pèlerin avec qui partager quelques impressions de voyage et peut-être une ou deux vérités essentielles, tels sont les gestes quotidiens de la marche au long cours.

Je découvre l'importance de l'instant présent. Le plaisir de m'étendre sur un lit de mousse après avoir marché le temps que je me suis imposé avant de me donner droit à une pause. De retirer mes chaussures pour laisser respirer mes orteils fatigués. De boire goulûment l'eau de ma gourde. De laisser couler le jet tiède de la douche sur mes muscles endoloris. J'éprouve jour après jour la béatitude d'être en contact permanent avec la nature, de m'enivrer d'une odeur, d'un chant d'oiseau, de la beauté d'une prairie sur laquelle le soleil vient de se lever. Mais j'apprends aussi que ces moments de grâce sont éphémères. Les paysages changent constamment. La lumière, l'orientation du vent, les variétés d'arbres et de fleurs, les personnes rencontrées



² *Ultreïa* (du bas-latin *ultra* [plus loin] et *eia* [allons de l'avant]) est à la fois le salut et la parole d'encouragement que s'adressent les pèlerins de Compostelle.

aussi. Et mon corps n'est pas toujours en parfait état de marche. La nuit dans un dortoir bruyant n'a parfois pas apporté de repos, le sac pèse souvent comme du plomb sur les épaules, les pansements ne parviennent pas toujours à empêcher la brûlure des ampoules. Il y a des jours où la pluie incessante s'insinue partout, même à l'intérieur des chaussures. D'autres jours où la température caniculaire fait fondre le goudron de la route que l'on est contraint d'emprunter pendant des heures.



Peines et joies se succèdent, souvent sans transition comme lorsque j'étais toute petite. Le chemin m'apprend à ne rien retenir. Les moments difficiles sont vécus comme passagers. Le cheminement est pénible cet après-midi, le soleil tape dur, mes pieds se tordent dans un pierrier, d'accord. Mais ces heures d'effort ne seront pas éternelles. Il suffit de tenir bon quelques kilomètres encore. Les bonnes choses aussi, ce qui en fait le prix, c'est leur caractère fugitif. Il faut goûter intensément ce qui m'est offert, puis lâcher prise et aller au-devant de ce que la vie me réserve.

La vie – ou le chemin, c'est pareil -, il suffit de lui faire confiance. A un moment ou à un autre, je sais qu'elle m'offrira les balises nécessaires. Combien de fois me suis-je perdue au cours de ma pérégrination ! Inattention aux flèches jalonnant le parcours, mauvaise compréhension des indications données par les gens de l'endroit, absence de points de repère peut-être, les raisons de m'égarer étaient multiples. Mais chaque fois il n'y avait qu'une seule issue à ma crise d'angoisse : revenir sur mes pas et retrouver une balise. Trois ou quatre kilomètres pour rien. Mais quel bonheur de rejoindre le carrefour où je m'étais fourvoyée et de reprendre le bon chemin !

Autre bonheur acquis chemin faisant : la liberté. Quand on transporte sa maison sur le dos, on apprend à se débarrasser de tout le superflu. Des vêtements et des objets matériels inutiles qui ne font qu'alourdir le paquetage mais aussi des poids qui alourdissaient le cœur et l'esprit. Me libérer de mes peurs, de mes ressentiments, de mes culpabilités, de mes échecs. Alors s'ouvre à moi, pour reprendre une expression de Maurice Zundel, un « espace infini où ma liberté respire ».

Près d'un village du Gers, je m'étais arrêtée devant une petite église romane perdue au milieu d'un champ de maïs. Un panneau indiquait la direction de Saint-Jacques de Compostelle, à 860 kilomètres. J'avais fait déjà la moitié du chemin. Sous le porche, on pouvait lire ce texte écrit par une main anonyme sur un billet épinglé au mur :

*Pèlerin, il marche, désarmé
A la rencontre de lui-même
A la rencontre des autres
A la rencontre de son Seigneur*

Article paru dans la revue Itinéraires, printemps 2008

Source des images : Fotolia